

Pierre LEGRAND

Claudine CAMBIER

LA SIGNORA DE LIMENA

CINQUECENTO 3

1524-1531

Roman historique

Editions de l'Astronome

Des mêmes auteurs, dans *le Cycle CINQUECENTO* :

Les Fortins de Venise - Cinquecento 1 - 1509-1514

© Éditions de l'Astronome, Cervens, mars 2009

Le Chancelier de San Marco - Cinquecento 2 - 1514-1524

© Éditions de l'Astronome, Cervens, mars 2010

Le présent ouvrage en constitue la suite.

© Legrand-Cambier, Bruxelles, octobre 2009

© Éditions de l'Astronome, Cervens, mars 2011

www.editions-astronome.com

www.cinquecento.be

PROLOGUE¹

Bruxelles, octobre 2008

Claire a tourné une page, posé sa tête pensive dans ses mains en soupirant.

- Pauvre Aurelio, me dit-elle. À peine Gritti est-il revêtu de la pourpre dogale qu'il se voit destitué. Quelle machination, Jean ! C'est vrai aussi qu'il n'était pas très blanc et qu'il avait dû se salir les mains pour décrocher sa belle Laura. Mais il était si séduisant ! Bel homme, cultivé, parlant bien, aimant le beau, les femmes... Bon amant...

- Ton idéal masculin, en quelque sorte, répondais-je à mon épouse chaque fois qu'elle trouvait une séduction supplémentaire au bel Aurelio.

- Possédant le pouvoir, poursuit Claire en prenant feu. Pas le pouvoir direct mais cette intelligence redoutable qui parvient à pénétrer autrui, à le prévoir, à le manipuler...

- Un homme dangereux.

- ... Qui savait s'emparer du pouvoir par le biais de ceux qui s'enorgueillissent à tort de le détenir.

- Brr.

- Un homme secret que Laura possédait par la passion qu'il avait pour elle. Un homme capable de commettre un crime pour la posséder, tu te rends compte ?

¹ Ce prologue résume brièvement l'intrigue des deux romans précédents du cycle « Cinquecento », dont le présent volume constitue la suite.

LA SIGNORA DE LIMENA

Je me rends compte. Je fais le tour de mes connaissances. Qui pourrais-je assassiner pour arriver, aux yeux de mon épouse, à être avantageusement comparé à une éminence grise de la Renaissance ?

J'observe Claire avec une certaine consternation. La femme est un être immoral capable de tout pour combler ce que l'on convient d'appeler sa faiblesse. Et l'homme, pour la conquérir, est capable de la même immoralité. C'est la femme qui chasse le mammoth. Par chasseur de mammoth interposé.

À mon tour, me voilà pris de vertige. Les couloirs du passé ne sont pas des lieux de silence. Ils sont remplis de clameurs devenues murmures. Quel est ce souffle que je viens de percevoir ?

La faute d'Aurelio, c'était peut-être d'avoir épousé seize ans plus tôt la belle Laura Bagarotto dont Gritti avait pendu le père et le mari. Que cette fille de traître devînt courtisane, c'était pour Gritti une façon de la détruire. Or, pendant qu'il était prisonnier en France, la belle Laura était parvenue à se faire réhabiliter officiellement par la République. Devenue une grande dame de Venise, elle irritait le futur Doge, non seulement par sa présence, mais encore par la réputation qu'elle s'était acquise à Limena en sauvant une escouade de soldats vénitiens des griffes des Espagnols. Et tout cela n'eût été rien, si, en plus de ce passé à la fois sulfureux et héroïque, il n'y avait eu son extraordinaire beauté qui suscitait toutes les convoitises. Il n'en fallait pas plus pour attirer celle d'un grand prédateur comme Gritti.

En Italie, les philosophes avaient cru un temps faire renaître l'humanisme antique, où toute chose tend à la sagesse et à la paix universelle. Mais les renaissances ont une fin et déjà s'engageaient les grands affrontements qui occuperont le siècle : France contre Espagne et Empire, catholiques contre protestants, chrétiens contre Turcs.

Venise, la cosmopolite, la chatoyante, la vénale, naviguait entre des écueils mortels. Jamais navigation ne fut plus dangereuse puisque Charles Quint, en soumettant l'Italie, pouvait aussi bien anéantir la Sérénissime. Cependant, jamais la force n'assujettit la ruse. Charles se ruait, armé d'un estoc ; Venise esquivait, armée d'une dague. Ses diplomates étaient sa meilleure armée. L'un d'eux n'avait même pas le titre d'ambassadeur et campait en poste avancé à Constantinople.

Chapitre 1

Constantinople, été 1524

Alvise le bâtard

La colline de Pera semble sortir de l'eau verte comme une grosse vague emportant dans sa houle des demeures multicolores, des bouquets d'arbres, des haies de cyprès qui vont en lignes brisées à travers des murs dégringolant le long des pentes. Deux de ces murs partent du sommet d'un triangle marqué par le donjon de Galata. Au-delà, s'étendent des vignes parsemées de touffes de verdure, au milieu desquelles s'étaient quelques propriétés, palais entourés de terrasses, de jardins et de fontaines coulant vers le Bosphore.

- Sois félicité, Beyoglu, pour cette demeure magnifique tout à fait digne de toi et de tes insignes vertus. Ainsi, lorsque nous monterons, le soir, à la tour de nos palais pour admirer le firmament, nous pourrons nous faire des signes en agitant nos lanternes.

- Je préférerais toujours te voir en tête-à-tête, Ibrahim. Tu sais que tu es toujours le bienvenu en ma demeure, comme tu me fais l'honneur de l'être dans la tienne. Quant au firmament, je n'y reconnais que peu d'étoiles et l'étendue du vide m'angoisse.

Sous l'ogive de la petite tour qui domine le palais, les deux hommes contemplent l'autre rive de la corne d'or : une forêt de minarets au fût bagué comme le sont certaines plantes, au milieu desquelles dorment, immobiles, d'énormes tortues à la carapace bosselée d'écailles rondes. Et cette étrange prairie est bordée d'un large cours d'eau sur lequel dérivent avec lenteur une infinité d'insectes à aile blanche qui progressent

LA SIGNORA DE LIMENA

lentement vers ses rives. Là, une quantité de barques et de mâts fait penser à une forêt de joncs pointus, dans laquelle s'agite tout un peuple de fourmis. On les devine transportant sur leur dos des ballots, des amphores ou des tonneaux fixés entre des pals de bois, tirant des cordages, des filets de pêche, ou fumant le narghileh au son de mélopées chevrotées sur deux ou trois notes.

Alvise Gritti soupire d'aise. Belle journée, en vérité. Du sommet de son palais tout neuf, il contemple le monde à ses pieds comme il pourrait contempler sa vie du sommet de sa gloire. Bey-oglu, « fils du Seigneur » : c'est le nom qu'on lui donne désormais à Constantinople depuis un an, depuis que son père est monté sur le trône du Doge de Venise. Car si, dans la perle de l'Adriatique, il demeurait désespérément « *el fiol bastardo del Doxe nostro*¹ », ici, dans la perle du Levant, il a toujours été Alvise Gritti et il est devenu Beyoglu².

Quand son père, Andrea, fortune faite dans le commerce du grain, quitta cette ville vers sa quarantième année pour aller tenir son rang à Venise et s'y marier, il avait emmené avec lui les trois enfants mâles nés de sa concubine grecque de Constantinople. Alvise, Giorgio et Lorenzo l'avaient suivi à Venise où ils avaient reçu une éducation de gentils-hommes italiens et poursuivi leurs études à l'université de Padoue. À Venise, les enfants illégitimes de patriciens n'ont pas accès au Livre d'Or, c'est-à-dire aux charges politiques. Et un poste confortable de secrétaire offert par son père n'attirait pas Alvise. Il était l'aîné, le plus beau des trois frères, et, grandissant, devenait le portrait exact de son père, pour le physique comme pour le caractère orgueilleux et le goût du faste³.

Comment être la réplique d'un Andrea Gritti sans vouloir rivaliser de gloire avec cette ombre grandiose ? Comment se démarquer d'un père en faisant mieux que lui, alors que l'on est né moins que lui ? Voilà les questions qui avaient fustigé la jeunesse d'Alvise.

Considérant qu'il n'y avait pas de place digne de lui à Venise, il se tourna vers Constantinople, où son père avait laissé plus d'un souvenir remarquable.

À l'ultime fin du siècle passé, les Turcs arrachaient Coron, Lépante et Modon à Venise ; leur puissance grignotait celle de la Sérénissime, la

¹ « Le fils bâtard de notre Doge » : vénitien ancien. (Finlay, R. [1]).

² Historique. Alvise Gritti habitait un palais à Pera. Le quartier a conservé aujourd'hui le nom de Beyoglu.

³ Historique. (Finlay, R. [1]).

ALVISE LE BÂTARD

guerre menaçait. Andrea Gritti, Baile de Constantinople, riche marchand et financier avisé, habile conseiller, ami du Grand Vizir Achmet Pacha et du Sultan Beyezid, offrait ses conseils, les services de sa diplomatie et poursuivait ses aventures galantes. Mais, dans le même temps, il envoyait au Sénat de Venise des dépêches mentionnant des mesures de blé qui signifiaient des mesures de poudre et des galères en chantier. Son agent intermédiaire le trahit ; on emprisonna le Baile. Beyezid le condamna au pal pour espionnage. Ahmet Pacha sut persuader son maître de surseoir à l'exécution. Une nuit, l'explosion d'une poudrière suivie d'un songe de Beyezid décida le Sultan à libérer des fers ce protégé de Dieu et d'Ahmet Pacha¹.

L'héroïsme du père ayant laissé des traces dans les échelles du Levant, le fils s'était jeté sur ce chemin tout tracé et il décida de vivre l'une des vies à laquelle son père avait pu renoncer parce qu'il était un pur Vénitien. À l'âge de vingt-six ans, Alvisé le bâtard s'était donc fixé à Constantinople et il avait juré qu'il serait le Gritti du Levant.

Et il y a réussi. Un coup d'œil du haut de son observatoire suffit à s'en convaincre : à trente pieds sous lui s'assemble, pour participer à la fête qu'il donne, toute la colonie européenne de Pera, mais aussi un grand nombre d'Ottomans. Car Alvisé, né à cheval sur deux mondes, se coule sans effort dans l'un comme dans l'autre ; il est polyglotte, raffiné, affable, sait charmer et s'attirer l'amitié.

Pendant qu'Andrea, retourné à Venise, y menait sa carrière politique, Alvisé, à Constantinople, surveillait le commerce de grain de son père et se lançait dans celui des pierres précieuses où il s'était fait expert et fournisseur de la cour ottomane. Il est devenu le confident d'Ibrahim Pacha, le Grand Vizir conseiller du Sultan. Il est à son tour un familier du Grand Seigneur. Ayant tout pouvoir sur ces deux hommes et possédant la confiance du Sénat vénitien, il est incontournable dans toute négociation, requête, renseignement. Jouant de sa double identité, il se fait l'intermédiaire entre chrétiens et musulmans, tient Venise informée de ce qui se trame en Turquie et informe Ibrahim Pacha des événements européens. Si bien que, la faveur du Sultan lui assurant péages, gabelles, seigneuries et bénéfices financiers, les adversaires de tout poil ajoutant à ces revenus le prix des services qu'il leur rend², son fructueux commerce de diamant n'est bientôt plus qu'un gain accessoire.

¹ Historique. (Cacciavillani, I.).

² Historique. (Cacciavillani, I.).

LA SIGNORA DE LIMENA

À 44 ans, Alvisè Gritti est richissime. Il vient de se faire construire sur la colline de Pera ce palais somptueux d'où le regard embrasse deux continents, deux mers, et deux mondes. L'an passé, il y avait donné une fête magnifique pour célébrer l'élection de son père au trône de Doge de Venise. Au début de cette année 1524, pour le carnaval, toute la colonie européenne, Vénitiens, Génois et Florentins, s'était retrouvée chez lui. La compagnie de la *calza dei Moderati*¹, tous vêtus de collants mi-écarlates, mi-violets, dolman de damas et habit de velours vert à boutons dorés, avait orchestré la fête. Dans la salle décorée à l'antique, on avait donné la comédie de Psyché et Cupidon, puis fut servi un repas de trois cents couverts servi dans de la vaisselle d'argent. Les dames de Pera avaient dansé et le bal avait duré jusqu'au lever du soleil². En ce début d'été, juste avant qu'Ibrahim ne parte mater la révolte en Égypte, Beyoglu ouvre à nouveau ses jardins et son palais en l'honneur du trentième anniversaire du Sultan Suleyman. L'événement de ce jour est une fête turque mais promet d'égaliser en faste tout ce qu'on a déjà pu voir dans le Palais de Pera et les invités affluent avec des mines gourmandes.

Cependant, Alvisè les a abandonnés un instant aux réjouissances qui les accueillent dès leur arrivée, pour accéder au souhait de son ami Ibrahim Pacha et monter à la tourelle pour admirer le paysage qu'on aperçoit de là-haut. Et comme Ibrahim vient de reconnaître la tour de son palais dans la ville byzantine, au-delà du bras de mer, Alvisè en conclut que le but de l'excursion est atteint :

- Ne nous attardons pas, Ibrahim. Notre Seigneur ne va pas tarder : vois cette galère qui s'éloigne du Dar-üs-Saadet³ : ce doit être la sienne.

- Je te suis, dit Ibrahim en s'engageant à la suite d'Alvisè dans l'étroit escalier en colimaçon. Cependant, laisse-moi encore admirer la chambre.

L'éclat du jour qui traverse les grandes baies exalte les tons chauds des tapis et des entrelacs savants de palmes et de jacinthes brodés sur la courtépointe de l'immense lit. Parmi les coffres incrustés de nacre, les tables surmontées de lampes d'albâtre et les miroirs encadrés de cuivre ouvragé, la brise marine pousse mollement des rideaux de gaze.

- Lorsque tu te réveilles, tu admires le soleil levant, Beyoglu, constate Ibrahim avec un sourire malicieux.

¹ Ces « Compagnies du bas », qui se distinguaient par un signe sur leur habit, avaient pour but d'organiser des fêtes et des spectacles. (Molmenti, P.G.).

² Historique. (Viallon, M.F.).

³ La « Maison de la félicité », résidence des Sultans, portera plus tard le nom de Palais de Topkapi. (Bernstein, A.G.).

ALVISE LE BÂTARD

- Toujours, Ibrahim. Je n'aime voir que ce qui monte en gloire, tu le sais bien, répond Alvisé sur le même ton teinté d'ironie.

Les deux hommes s'observent un instant. Ibrahim est mince, avec un visage fin et pâle, d'une taille moyenne, il accompagne ses paroles de gestes gracieux¹. Alvisé est grand, carré d'épaules, le teint mat, le poil noir et l'œil perçant. Pour moins ressembler à son père, il a façonné à la turque sa moustache et sa barbe et se rase le crâne pour n'y laisser en son sommet qu'une longue mèche de cheveux servant à retenir la coiffe ottomane. Le turban d'Alvisé est une longue écharpe de soie blanche tressée dans laquelle brille un rubis d'une taille extraordinaire. À son oreille droite, celle qu'il pince pour se protéger du mauvais sort, pend un diamant gros comme un œuf de merle. Et, pour mieux affirmer son appartenance à deux mondes, il porte un caftan de soie brodé de larges fleurs rouge et or ouvert sur des hauts et bas de chausses à la vénitienne.

- Tu es admirable, Beyoglu, s'exclame Ibrahim en riant franchement. Mais dis-moi... Ton palais possède-t-il au moins une fenêtre sur l'Occident ?

Le sourire d'Alvisé s'amincit. Il marque un temps avant de répondre avec douceur :

- Et toi, Ibrahim, joues-tu encore aussi bien du violon, les nuits d'été ?

- Pourquoi cette question ? s'étonne le Grand Vizir.

- Parce que, de même qu'on ne peut jeter le regard en même temps de deux côtés opposés de l'horizon, de même, on ne peut vivre deux vies.

Les yeux bruns d'Ibrahim Pacha se perdent un peu dans les eaux du Bosphore, le temps de la réflexion.

- Oui, mais moi, je n'ai pas eu le choix, Beyoglu. Quand les corsaires sont venus m'enlever à mon père, simple pêcheur à Parga, pour me vendre sur le marché aux esclaves de Manisa, je n'ai eu qu'à obéir au destin.

- Sauf que tu as su tirer bénéfice de l'éducation soignée que te donna cette veuve musulmane qui t'acheta pour ta beauté. Et tu jouais si bien du violon que Suleyman, alors jeune Gouverneur de la province, en passant devant ta porte au retour de promenade, est descendu de cheval pour t'écouter.

- Dieu m'a protégé.

Alvisé a douze ans de plus que le Vizir ; il a l'esprit frotté à la culture musulmane, mais formé à l'esprit critique de l'université de Padoue. Il sait quelle amitié a lié Suleyman et Ibrahim ; il sait pourquoi, dès

¹ Extrait d'une relation de Pietro Bragadin, Baile de Constantinople de 1523 à 1526. (Viallon, M.F.).

LA SIGNORA DE LIMENA

l'accession au trône de Suleyman, quatre ans plus tôt, le jeune Sultan a fait d'Ibrahim le chef de sa chambre privée, maître de l'*enderun*¹ et premier fauconnier ; bientôt son Grand Vizir et, tout récemment, son beau-frère, en lui donnant sa sœur comme épouse². La faveur d'un Prince tel que le Sultan ottoman vaut bien la faveur de Dieu. En cet instant, Alvise Gritti se sent sur Ibrahim Pacha la supériorité de penser cela. Mais il se contente de dire :

- Quel Dieu, Ibrahim ? Nous sommes nés chrétiens tous les deux.

Ibrahim sourit :

- Bien qu'en bon musulman, je fasse mes cinq prières par jour et observe le *saoum*³, j'aime grandement la Seigneurie de Venise, étant né sur une terre où elle exerce son pouvoir.

- Ne crains-tu pas que les musulmans pieux t'en fassent grief ? Prends garde. Les janissaires...

- Au diable, les janissaires ! s'exclame le jeune Pacha avec feu. Tu sais bien que le puissant Sultan des Turcs m'a donné à moi, son esclave Ibrahim, toute puissance et autorité. Chacun de mes désirs est un ordre. Je peux faire un Pacha d'un palefrenier. Je peux donner des royaumes et des provinces à qui je veux et mon maître n'y verra rien à redire. S'il ordonne une chose et que je m'y oppose, cette chose ne se fera pas. Si j'ordonne une chose et qu'il s'y oppose, cette chose se fera. Il m'a confié ses pouvoirs, ses royaumes, ses trésors⁴.

- Tu en es digne, Ibrahim Pacha ! Notre Grand Seigneur rend ainsi hommage à ta valeur et à ta probité. Tu t'es hissé au niveau le plus sublime de toutes les vertus que l'on attend d'un serviteur du Grand Seigneur.

- Certes. On dit que Suleyman règne sur un peuple d'esclaves et de guerriers. Mais seuls des hommes comme toi et moi sommes des esclaves clairvoyants et des guerriers sans danger pour lui.

- Tu l'as dit : nous sommes ses esclaves, répète Alvise en baissant le front. Mais il a besoin de nous et - tu l'as dit aussi - il nous le rend bien.

Les deux hommes se regardent, se sourient d'un air entendu. Ils sont en somme deux transfuges embarqués dans la même galère, unis par l'arrogance du pouvoir, l'ivresse de l'opulence et l'absence de scrupule. L'un, enrôlé de force, n'avait-il pas, à mots couverts, questionné sur les

¹ Cour des pages du Palais de Topkapi.

² Historique. (De Hammer, J. & Viallon M.F.).

³ Jeûne durant le mois du Ramadan.

⁴ Extrait de propos d'Ibrahim Pacha aux ambassadeurs d'Autriche. (Finlay, R. [1] & De Hammer, J.).

ALVISE LE BÂTARD

motifs de son choix celui qui avait choisi ? Le sourire d'Alvise devient mélancolique et sa voix lointaine :

- Pour répondre à ta remarque sur l'orientation de ma fenêtre, je te dirai que la pente du sol et la beauté du paysage me font regarder le Levant, mais qu'il m'arrive, le soir, de monter au sommet de la colline pour y admirer le soleil couchant sur les monts de Bulgarie. Et qu'alors, je pense intensément à mon père et me dis que, si je regarde la montagne en pensant à lui, peut-être est-il à cet instant précis, en train de regarder la mer en pensant à moi.

Le jardin est une succession de terrasses harmonieusement étagées le long de la colline et reliées entre elles par de larges degrés qui tombent jusqu'à l'eau. Le chemin est sinueux, agrémenté de massifs de roses et de jasmin, de bancs garnis de coussins de soie et de fontaines dont les eaux claires cascaded dans un friselis soyeux. On passe sous des charmilles et des tunnels de chèvrefeuille saupoudrés de fleurs dont les parfums se mêlent à la senteur des roses.

La foule brillante se répand lentement dans ce labyrinthe de verdure, contourne les fontaines, s'agglomère autour des cercles de bancs. Les robes noires, les pourpoints de couleurs se mêlent aux caftans, aux robes de soie chamarrée, aux dolmans brodés de perles, aux manteaux cousus d'or. Les bonnets plats de velours garnis d'aigrettes et de plumes s'agitent parmi les turbans volumineux de toutes formes et les hautes coiffes cylindriques. Pas de femmes. Ce sont les hommes qui font assaut de couleurs, de costumes et de bijoux. Les pierres précieuses et l'or ruissellent sur la soie et le velours. Une armée de valets en livrée coiffés d'un simple *tarbouch*¹ distribuent des sorbets, des infusions de menthe et de fleur d'oranger, des sucreries, des confitures, des boissons rafraîchies au moyen de neige amenée des montagnes au-delà de Bursa. Chaque terrasse réserve une surprise : ici, un groupe de musiciens, là un escamoteur, qui attire la curiosité et les rires, plus haut, voici un montreur de chiens et de singes savants, puis encore des musiciens, un funambule, gravitant entre les troncs de deux grands cèdres. Alvise et Ibrahim passent à grands pas à travers les groupes qu'ils entraînent à leur suite, car les trompettes qui font sentinelle au port annoncent l'arrivée imminente du Grand Seigneur.

Quand la galère toute tendue de soie rouge et d'oriflammes a terminé son lent accostage, la foule des invités forme déjà une haie d'honneur qui passe sous un arc triomphal pavoisé de drap d'or et d'écarlate. Précédé

¹ Coiffure ottomane, aussi appelée fez.

LA SIGNORA DE LIMENA

de quarante janissaires en grande tenue et suivi d'une cinquantaine de dignitaires hautement enturbannés, Suleyman s'avance, manteau bleu d'azur galonné d'or, une plume d'ibis fichée dans son turban immaculé, babouches de soie rouge. Il a la taille haute, le teint basané, le nez aquilin et la bouche dure soulignée d'une moustache tombante. Il s'arrête un instant, sourit aimablement sous les acclamations, tend une main chargée de bijoux extraordinaires ; Alvise Gritti met un genou en terre et pose ses lèvres sur cette main tendue.

- *Assalamou Alaykouloum, Beyoglu.*

- *Wa' alaykouloum salam, Suleyman Padischah¹.*

À la tombée du jour, les salons de marbre largement ouverts laissent entrer la brise du soir qui emporte avec elle les effluves floraux entêtants venus des jardins. Sous les lustres scintillants et les voussures polychromes, la table est dressée à la vénitienne. Autour du festin, l'on commente les réjouissances de l'après-midi : le concours de tir à l'arc, où s'est distingué un groupe de janissaires, les acrobaties équestres des cavaliers circassiens, et surtout les danses d'un groupe de nègres magnifiques venus de la haute Égypte et qui ont fait sensation.

Pendant que défilent les plats de poissons, de crabe, la viande de cerf, les pâtés de perdrix, les faisans en croûte, sont venus les musiciens, les récitants de poèmes persans et les mimes. Juste avant de passer aux sucreries, Alvise Gritti se lève, déploie sa haute taille, lève sa belle tête drapée de soie, le manteau à la turque négligemment rejeté sur les épaules laissant apparaître son pourpoint de velours. Il est un personnage composite, étrange, magnifique.

- *Nobil Signore*, entonne-t-il dès que les voix se sont tues, *Augustus Dominus, Αγαπατος Βασιλευς...*

Trois apostrophes, trois langues : la première adresse en vénitien, la seconde en latin, la troisième en grec, et il poursuit en arabe :

- Tu es celui qui assemble dans sa main tous les présages heureux de la puissance des nombres. Louange à toi, car aujourd'hui, trois fois, tu accomplis le nombre dix². Tu es né au commencement du dixième siècle de l'hégire³. Ô toi, dixième Sultan ottoman, c'est donc toi, ce grand homme qui, selon la tradition, surgit au commencement de chaque siècle,

¹ - Que la paix soit sur toi, fils du Seigneur. - Et que la paix soit sur toi aussi, Souverain Maître Suleyman.

² Les orientaux accordaient crédit à la théorie des nombres apporté d'Orient par Pythagore. (De Hammer, J.).

³ An 900 de l'hégire, soit 1494.

ALVISE LE BÂTARD

s'empare de son époque et la saisit par les cornes, la possède et en devient la formule vivante. Ô toi, dixième Souverain de la race d'Osman, envoyé de Dieu, le peuple t'appliquera ces paroles du Coran dites par le messenger de Salomon à la reine de Saba Balkis en lui remettant une lettre de son maître : « Ceci est de Salomon, ceci est au nom du tout bienfaisant et du tout miséricordieux ». Exerce donc ta plus grande influence sur les révolutions du monde et les crises des événements...

Quand Alvisse Gritti reprendra son discours en vénitien, il en résumera quelque peu certaines phrases trop conformes au style fleuri et un peu outrancier des orientaux.

À la fin du discours, les invités défilent, chacun ajoutant un compliment en déposant des présents aux pieds du Sultan : aiguères d'argent, coupes de cristal, porcelaines de Chine, châles des Indes, fourrures de Tartarie, drap d'or et horloges.

Après que tout ce fournement soit venu s'entasser, Ibrahim Pacha fait un signe et surgit alors au milieu des tables, les pieds sonnans sur le dallage de marbre, tenu fermement par la bride, un magnifique étalon kirghiz à la robe noire et à l'œil de feu. La selle de cuir et le harnais d'argent sont cloutés de pierres précieuses et des fils d'or se mêlent à la crinière tressée de l'animal. Des cris de surprise et d'admiration fusent parmi les convives. Suleyman sourit.

- Accepte ce présent de la part de ton serviteur, Suleyman Bey, dit Ibrahim avec simplicité. On m'est venu présenter des chevaux, il y a quelques jours ; j'ai choisi celui-ci entre tous pour sa haute taille et sa vaillance. Qu'il soit digne de toi.

Tandis que le Sultan se levait pour embrasser le Vizir, Gritti faisait à son tour un geste rapide en direction de la grande porte ouverte sur la cour. L'homme qui s'approche aussitôt, une sorte de janissaire au turban impressionnant, la taille prise dans une large ceinture de soie soutenant deux coutelas formidables, marche dans un cliquetis de chaînes. Derrière lui s'avancent deux hommes magnifiques, presque des géants, la peau aussi noire que la robe de l'étalon, nus, attachés ensemble par des colliers, des bracelets et des chaînes d'or.

Les invités sont muets de stupéfaction. Suleyman est joyeux, Gritti sourit des lèvres, observe des yeux :

- Mon présent vient d'Éthiopie, Seigneur. Puisse le pied de ton cheval fouler un jour ce pays au-delà de tes conquêtes, car tu es fait pour régner sur le ciel et la terre.

Ayant repris sa place dans son grand siège, Suleyman admire alternativement l'étalon, les esclaves, détaille d'un œil gourmand la robe

LA SIGNORA DE LIMENA

lustrée de l'animal, les muscles huilés des Éthiopiens, la puissante encolure du cheval, la large poitrine des hommes, le riche harnais de la bête, les chaînes magnifiques des esclaves.

- Merci, Beyoglu, murmure-t-il enfin. Décidément, tu sais faire plaisir. Ils sont superbes. Sains et bien membrés. J'en ferai cadeau à Roxelane.

« Parfait ! pense Gritti. J'ai vu juste : gloire à toi, Beyoglu. » En effet, ses informateurs lui avaient confié que le Sultan passait avec sa favorite plus de temps que nécessaire aux occupations du lit. Il en avait conclu que cette femme avait du pouvoir. Il avait acheté à prix d'or huit esclaves africains, quatre hommes, quatre femmes, auxquels il avait fait prodiguer des soins minutieux dans l'intention de les offrir à ceux dont il voulait s'attirer les faveurs, réservant deux femmes pour lui. Les deux plus beaux sujets étant évidemment destinés au Sultan, il avait hésité un instant : hommes ou femmes ? Et il mesure aujourd'hui qu'il avait eu raison de se méfier de cette Roxelane, car, pour paraître rendre hommage au Sultan, tout en s'assurant la bienveillance de la favorite, il n'était rien de tel que cette paire d'admirables athlètes mâles.

Suleyman et Beyoglu échangent encore des politesses, la main sur le cœur.

- Ils feront deux eunuques magnifiques dans le sérail, conclut le Sultan avec une inclinaison du buste d'une grande élégance.

Les présents emportés, on fait servir les sucreries, les gâteaux de miel, les dattes, les pâtes parfumées aux graines de sésame et à la pistache accompagnés d'infusions sucrées à la menthe. Lentement, les estomacs lestés font s'abandonner les corps, se relâcher les esprits. Dehors, sur la grande terrasse de marbre parmi les jasmins, on a préparé une quantité de sofas et de vases à narguilé. Les valets munis de flammèches vont allumer les fanaux. Au centre du bassin de la fontaine une vasque s'embrace et les flammes, reflétées dans l'eau calme, colorent le décor d'une rougeur irréelle. Comme le repas est terminé, on se prépare à aller se rafraîchir au dehors lorsque des roulements cadencés d'un tambourin font relever les têtes. De chacune des huit arches qui encadrent la salle du banquet surgissent des créatures de rêve, femmes à demi-nues, les seins recouverts d'une résille de perles dont les tombés laissent nu le ventre, le nombril et jusqu'au bas-ventre à l'extrémité duquel s'accroche le large pantalon bouffant de mousseline. Les pièces de métal suspendues aux chaînes des bras et des chevilles accompagnent chacun de leurs mouvements d'un cliquetis de clochette. Elles commencent par agiter leur longue crinière de cheveux sombres, puis, jetant la tête en arrière, arquent leur corps dans une posture de coït, exhibent leur ventre au milieu duquel brille une énorme pierre de couleur. Nulle musique. Le

ALVISE LE BÂTARD

seul rythme du tambourin dirige les mouvements saccadés de leur corps, le ventre animé de mouvements frénétiques, les épaules immobiles, comme si les deux parties de leur corps s'étaient soudain détachées l'une de l'autre.

- Des danseuses venues des hauts plateaux d'Anatolie, Seigneur, dit tranquillement Alvisé à son auguste voisin de table. Le Sultan, comme chacun des convives, n'a plus d'oreilles ; rien que des yeux, fascinés par ce spectacle extraordinaire qui leur irrite les sens. Les seize beautés, frémissantes de la taille aux pieds, font avec les bras de lents gestes d'invite, et, parce qu'on souhaite s'avancer vers elles, elles reculent vers la terrasse. Imitant Suleyman, plus d'un convive se lève pour les suivre. Et c'est parmi les torches et les feux irréels du dehors, sous l'entêtante senteur des jasmins, dans la douce tiédeur du soir et la complicité des sofas que se poursuit le brûlant voyage initié par les lancinantes percussions et les mouvements torrides et lascifs de femmes qui dansent à faire fondre le marbre.

Alvisé Gritti n'est pas le seul à sentir une bouffée de désir. Mais sa bouffée d'orgueil est plus forte encore : en cet instant, il tient à sa merci tout un empire et il éblouit Venise. De retour chez eux, ses compatriotes Vénitiens en parleront, de la fête qu'il a donnée ! En voici justement un qui s'approche de lui :

- *Capitano* Marcello, je suis bien heureux que vous ayez pu retarder votre départ pour participer à cette fête !

- On resterait à Constantinople toute sa vie, *Messer* Alvisé, répond Gerolamo Marcello, surtout si l'on y rencontre des hommes comme vous, capables de surpasser en magnificence ce que l'on voit à Venise ! Vos danseuses transformeraient un saint en diable.

- Ah, *Capitano*, l'Orient est fascinant, je vous l'accorde. Mais Venise a d'autres attraits. Que ne pouvons-nous être partout, revivre à loisir les moments les plus fugaces... À Venise, on ne répugne pas, comme ici, à fixer dans le marbre ou la peinture la beauté éphémère des choses. On m'a dit que vous étiez de ceux qui aiment l'art, le pourchassent et l'introduisent dans leur demeure. Cela vous plairait-il de voir mon cabinet vénitien ?

- Volontiers, *Messer*.

S'emparant d'un chandelier resté sur la table, Alvisé s'engage dans un couloir sombre, Gerolamo Marcello sur ses talons. Leurs pas résonnent sur le marbre, mais, au passage d'une porte, s'assourdissent sur les lourds tapis de laine. Ici, le son du tambour n'atteint pas les oreilles et il semble au contraire que les paroles elles-mêmes soient absorbées par l'épaisseur du silence. L'éclairage parcimonieux ne leur procure qu'un étroit halo de

LA SIGNORA DE LIMENA

lumière, mais Marcello, comme en mer, suit avec confiance le fanal qui s'enfonce dans la nuit.

Enfin, Gritti soulève le chandelier, fait sortir de l'ombre la silhouette claire d'un marbre antique, une Vénus aux formes pleines, au déhanchement gracieux, souligné par le tombé nonchalant d'un linge retenu sur la hanche. Marcello a un mouvement de surprise.

- Un marbre exhumé à Rhodes, commente Gritti. Est-ce beau...

Dans la pénombre qui devient presque religieuse, les voix se font des murmures. Ici, à la lumière parcimonieuse de la chandelle, on explore dans le recueillement les sources secrètes de la beauté.

- Une beauté parfaite, murmure encore Gritti. Parfaite dans son ensemble, parfaite dans ses détails, car voyez...

Gritti souffle quatre bougies sur les cinq, approche l'unique flamme de la surface du marbre, y fait jouer les ombres : rien que des dômes aux formes irrégulières, des volumes convexes qui se rejoignent tantôt en de douces vallées, tantôt en sillons nets mais sans déchirure. La voix de Gritti, venue de nulle part, accompagne de son murmure ce voyage dans l'espace :

- Êtes-vous jamais allé dans les plaines de la basse Égypte, *Capitano* ? Dans les déserts de Barbarie ou ceux de la plaine du Jourdain ? Ainsi sont les dunes, ce sable accumulé par les vents des montagnes, ces montagnes qui se déplacent et ne s'accrochent à aucun rocher, ces contrées arides où ne pousse aucun arbre... Rien que ces courbes magnifiques et pures exaltées par la lumière orange de la fin du jour. Parfois des lacs salés, des vallées sèches...

La main de Gritti, ses doigts soignés chargés de pierres précieuses suivent avec délice la courbe du marbre tandis que roule sa voix comme un bourdonnement lointain.

- Voyez comme ce marbre révèle ses paysages lisses, désespérés. Il possède l'innocence, la pureté, la dureté du minéral. Le monde est une pierre dure, *Capitano*. Seuls les artistes y laissent leur trace.

Le *Capitano* Marcello secoue la torpeur que produisent en son esprit la richesse des viandes et les vapeurs du vin. Ce Gritti est un homme étrange, déchiré, désespéré, comme ses paroles.

- *Messer* Gritti, redonnez-nous de la lumière, de grâce, et laissez-moi admirer votre Vénus dans son ensemble.

Alvise semble se réveiller, porte sur Marcello l'étincelle inquiétante de ses yeux noirs, sourit modestement, rallume les chandelles une à une.

- Pardonnez-moi. L'habitude d'examiner de près l'architecture des pierres m'y fait voir des paysages et mon état d'âme fait le reste. Mais je vais vous faire voir autre chose : le paysage imaginaire d'un peintre, une femme plus lisse que le marbre et aux lignes plus pures encore.

ALVISE LE BÂTARD

Gritti lève haut son chandelier et Marcello pousse un cri.

- Grands dieux ! D'où sortez-vous ce tableau ?

- Un marchand de Corfou, qui n'en pouvait plus de le cacher aux yeux de son domestique et de ses femmes. Il me l'a cédé contre un diamant de qualité médiocre.

Gritti sourit à son visiteur, mais celui-ci reste en arrêt devant le tableau, muet, la tête remplie d'interrogations. Car il vient d'être mis, sans aucun doute possible, en présence de la *Vénus Endormie*. Et la femme qui est représentée là est Laura, la *Signora* Aurelio. Laura, la courtisane qui a rendu fou d'amour le Chancelier de la République et inspiré son premier chef d'œuvre à Titien. Laura la courtisane devenue la *Signora* Aurelio. Laura qui fait encore rêver les hommes, surtout ceux qui l'ont connue courtisane ; Laura qui remplit d'admiration ceux qui se pressent aux bals pour danser au bout de sa main, au bout de son regard ; Laura pour qui, paraît-il - il vient de l'apprendre -, le Doge lui-même est prêt à se damner puisque c'est lui qui, pour la punir de lui avoir résisté, a fait chasser de Venise son époux le Grand Chancelier Nicolò Aurelio.

Le portrait de Laura aux premiers temps de sa vie de courtisane, peint par Paolo Scarfati, le peintre maudit tombé, à la fleur de l'âge et à l'aube de sa carrière, sous le couteau d'un spadassin ; Paolo Scarfati qui, pour avoir peint ce portrait d'elle, avait rendu Giorgione malade de jalousie ; le peintre Giorgione qui était mort jeune de la peste, encore qu'on n'en était pas si sûr, mais qui était l'amant de Laura. Ce portrait lui a sauté aux yeux, au *Capitanio*, avec sa beauté étrange, avec sa douceur et ses souvenirs. Oui, il reconnaît la main de Titien qui en a achevé le paysage et creusé le mystère. Et le *Capitanio* Marcello, dont la mémoire se ravive tout à coup, frémit plus intensément qu'à la vue des danseuses des hauts plateaux d'Anatolie.

- Ce tableau semble vous plaire, *Capitanio*.

Le murmure de Gritti a sorti Gerolamo Marcello de sa rêverie.

- Il me rappelle des souvenirs, *Messer* Alvise.

- Ah ! Les souvenirs... Prenez garde, *Capitanio*, c'est un doux poison. Tantôt ils vous paralysent comme le regard de la Gorgone, tantôt ils vous permettent de patienter jusqu'au matin sans souffrir.

Alvise Gritti rentre un instant en lui-même. Sous l'éclairage dense des chandelles, sa physionomie sauvage paraît soudain accablée.

- Vous m'avez apporté des lettres de mon père, *Capitanio*. Je les ai lues et elles m'ont fait du bien. Je sais que chaque fois que vous vous préparez à vous embarquer pour Constantinople, vous le rencontrez afin qu'il ait le temps de m'écrire. Je cherchais un moyen de vous en remercier et je crois que je l'ai trouvé : ce tableau est à vous.

LA SIGNORA DE LIMENA

La salle du banquet désertée a des allures de champ de bataille. Comme la nuit est douce, la foule s'est dispersée au dehors, parmi le dédale de terrasses illuminées de milliers de lampes à huile ou de grosses torchères. Autour du brasier flottant sur la pièce d'eau, les danses sauvages ont admis la présence d'une flûte qui, prenant le pas sur le tambour, force celui-ci à ralentir la cadence en s'accordant à une mélodie plus coulée et plus sensuelle. Plus loin, derrière leur toile blanche, les figurines du théâtre d'ombres grimacent devant un public hilare. Dans un autre espace, des comédiens s'agitent. Les valets circulent parmi les groupes, servant sorbets et boissons fraîches.

Alvise Gritti et Gerolamo Marcello ont devisé encore, puis rejoint le reste des invités et ont été happés dans des groupes différents. Mais Alvise ne s'attarde nulle part ; il va des uns aux autres, parle turc ici, grec là-bas, vénitien, latin ou bulgare. Il passe sans transition d'un idiome à l'autre, avec aisance, un sourire immuable posé sur ses lèvres. Il appelle chacun par son nom, s'adresse aux Dignitaires turcs en de longues phrases obséquieuses et fleuries, aux Ambassadeurs en termes mesurés, parle affaires avec les Grecs. Mais, ces devoirs d'hôte accomplis, il se détourne, espère trouver dans le groupe suivant plus d'intérêt ou d'amusement. Il poursuit ainsi de terrasse en terrasse sa quête incessante d'un propos, d'un jeu, d'un regard qui le retienne dans un cercle capable de lui faire oublier la mélancolie profonde qui l'accable. Ici ou là, quelques ombres furtives se coulent sous les arbres. Il n'y prend pas garde parce que ce sont des choses sans conséquence. Il est évident qu'on ne met pas impunément les danseuses anatoliennes en présence d'une horde de mâles et il choisit depuis toujours valets, servantes et esclaves jeunes et beaux.

Il a descendu tout le chemin jusqu'au port. Une brise du sud amène un léger ressac qui fait danser les embarcations. Les mariners, à quelque distance, boivent autour d'un feu. Quelques fanaux signalent les rares felouques qui traversent en ce moment la corne d'or. Une ligne pointillée de lumières souligne les quais de la ville byzantine. Alvise Gritti connaît un chemin détourné pour remonter directement à son palais : un chemin plus étroit, accidenté, mais dont il connaît chaque souche et où il est sûr de ne rencontrer personne. Le sentier mène directement à la cour de la fontaine, sur laquelle ouvre la porte du sérail. Il s'engage dans l'épaisseur d'un massif de lauriers qui en dissimule la première marche.

Un quart d'heure plus tard, il pénètre dans une chambre plongée dans la pénombre. Seul le falot rougeâtre d'une lampe à huile projette une lumière jaune et dansante dans l'alcôve tendue de soie rouge. Une forme

ALVISE LE BÂTARD

y est allongée, mince, presque sans volume, au milieu du foisonnement des coussins. À son chevet, deux autres formes humaines disparaissant sous les voiles ont tourné la tête quand Alvisé a soulevé la tapisserie obturant l'arche de l'entrée. Une phrase a fusé, à voix basse. La forme mince a levé la main d'un geste bref, impérieux. Les deux servantes ont disparu sans bruit sous d'autres portières dissimulées dans l'ombre. Adossée aux coussins de l'alcôve, le corps disparaissant sous des bouillonnements de soie, la mince silhouette tourne lentement les épaules vers le nouveau venu.

Elle fut belle, avec son visage large, ses pommettes hautes et son nez affirmé. Mais la cascade de cheveux noirs est traversée d'une infinité de fils blancs ; la chair du visage a ce relâchement des plantes à la fin de l'été. Les lèvres sont pâles et, si les yeux ont conservé quelque ardeur, le grand sillon de la paupière trahit leur fatigue.

Sans un mot, elle tourne la tête tend les mains. Alvisé vient offrir son visage aux doigts qui appellent, retient les joues rugueuses de l'homme, glissent vers le cou. Remuant à peine les lèvres, elle exhale une sorte de soupir :

- *Λουδοβίκος, υιέ μου.*

- *Μητέρα¹.*

Les mains fines, légères, garnies de bagues, s'immobilisent sur la nuque.

- Mes yeux se troublent de jour en jour. Bientôt, je ne verrai plus que des ombres. J'ai entendu le tambour. Tu donnes une fête.

- Trois cents personnes. Tout ce qui compte dans la ville. Les Ambassadeurs de Venise, Zen, le Baile Tommaso Contarini, Mocenigo, Bernardo...

Comme la mer sous l'effet d'une risée, partent du coin des paupières des milliers de rides joyeuses. Et les mains rapprochent la tête qui s'offre.

- Il y a aussi les deux Vizirs Ayaz-Pacha et Kasim-Pacha, poursuit l'homme sur sa lancée. Et bien sûr Ibrahim-Pacha et Suleyman-Bey ainsi que leur suite.

Mais la vieille dame semble n'avoir rien entendu, se donne entièrement à sa joie. Ses yeux aux paupières mi-closes sont devenus des croissants, comme sur les drapeaux du Prophète, mais inversés, et ceux-là expriment la jubilation, tandis que la voix caresse :

- *Λουδοβίκος, υιέ μου*, mon tout petit. Sais-tu que tu étais mon préféré, l'aîné, le plus beau, le plus doué de mes trois fils. Quand ton père t'a enlevé à mes soins, tu n'avais que quinze ans. Oh, j'ai pleuré, tu sais ! Tes

¹ - Louis, mon fils. - Mère (grec).

LA SIGNORA DE LIMENA

frères sont restés à Venise, mais toi, tu es revenu au pays de ton enfance. Tu m'es revenu, mon fils. Dieu en soit loué.

Alvise savait bien qu'Alexeia, sa mère, issue de l'une de ces familles grecques devenues les agents du commerce d'Andrea Gritti, ne risquait pas la misère après le départ du Baile ; seulement le désespoir. Elle avait dû l'aimer, cet homme. Et son père, à sa façon, lui était resté fidèle, puisqu'il avait pris le temps de lui faire trois enfants qu'il avait reconnus, et avait approuvé plus tard le projet d'Alvise de lui offrir un appartement dans son nouveau sérail. Mais, d'année en année, l'appartement devenait trop grand pour les pas de la vieille dame et ses yeux n'en voyaient plus les contours. Tout au plus ses servantes l'emmenaient-elles parfois se chauffer au soleil tiède de la mi-saison sur la terrasse, devant un paysage grandiose qui, de jour en jour, lui devenait plus flou.

Sous la jubilation toujours renouvelée de la présence de son fils, les mots grecs sortent lissés, comme une prière mille fois répétée par les lèvres pâles.

- *Λουδοβίκος*, sais-tu que tous les jours, je remercie le Christ et les Saints de t'avoir fait revenir ?

- Oui, *Μητέρα*, je sais. Je venais vous souhaiter la bonne nuit avant de retourner auprès de mes invités. Il ne faut pas que Suleyman me cherche.

- Ah, fait la voix qui sort de l'extase.

Les rides d'Alexeia s'estompent ; seule demeure une barre verticale et profonde au milieu du front. Les yeux se ferment. Le fils sait que c'est alors que s'assemblent les pensées et que les pensées de sa mère ont la force et l'acuité que l'âge commence à refuser à sa vue.

- *Λουδοβίκος*, le peuple grec est devenu l'esclave de tes amis. Tes Vizirs sont des esclaves et toi, tu es un esclave. C'est une femme qui te parle. Et les femmes en parlent bien, parce qu'elles ont toujours été des esclaves. Mais elles ont pouvoir sur les hommes et se servent d'eux pour accomplir leurs desseins de puissance, comme le chasseur se sert de l'instinct du faucon pour atteindre des proies qui volent.

- N'ayez crainte, *Μητέρα*. Je sais me servir d'un faucon.

- Et qui est ta proie ?

- Faut-il le dire ? Le pouvoir. Le tambour que vous entendez, c'est le moyen de me rendre agréable et utile à ceux que j'emploie à établir ma richesse, mon pouvoir.

- Ah, c'est bien.

- Et je sais tellement de choses que je suis peut-être le seul aujourd'hui à prévoir les événements.

- Ah ! Tu as interrogé les astres.

- Pas seulement. J'observe les mouvements des choses.

ALVISE LE BÂTARD

Alexeia entrouvre les paupières sur l'image trouble de son fils, parce que c'est le mouvement qu'elle fait depuis toujours quand son attention se remet en marche.

- Que veux-tu dire par là ? Parle !

Alvise Gritti change de position parmi les coussins, se met à son aise : l'entretien risque d'être plus long que prévu car il profite de l'occasion d'instruire sa mère pour clarifier encore ses idées, décrire avec plus d'acuité sa vision de l'état du monde et de son destin inéluctable, purifier encore son discours avant d'en coucher les mots sur les papiers qu'il enverra à son père :

- Voyez-vous, *Μητέρα*, aujourd'hui, deux hommes se disputent l'empire du monde : d'un côté, Charles d'Espagne et d'Allemagne, le César chrétien et de l'autre, Suleyman, Grand Seigneur ottoman, sabre de l'Islam. Chacun des deux possède ses ennemis personnels, mais qui sont aussi ses alliés naturels. Charles combat la France, Suleyman réprime les révoltes chiïtes en Syrie. Mais tout cela est de peu d'importance. Tôt ou tard, Charles et Suleyman se feront la guerre. Levant contre ponant. Depuis que Mehmet est entré à Constantinople, en 1453, il a conquis la Grèce, la Bosnie, le pays de Trébizonde. C'est lui qui a dit qu'il entretiendrait la lampe de l'Islam avec l'huile pressée du cœur des infidèles¹. Depuis Sélim, les Turcs sont maîtres de la Syrie, de la Perse, de l'Arabie, de l'Égypte et les limites de leur empire rejoint celles de l'empire d'Alexandre le Grand. Un jour, j'ai entendu Suleyman citer le Coran : « Le monde est divisé en deux parties : la demeure de l'Islam et la demeure de la guerre ». L'idée qu'un autre monarque puisse revendiquer la domination mondiale lui est proprement insupportable. Il y a trois ans, il est entré en Hongrie, à Rhodes. Personne ne peut contrecarrer sa volonté d'enfoncer au cœur de l'Europe la pointe de son cimenterre. On peut seulement lui suggérer une place où planter en premier l'étendard du Prophète. Pour cela, il a besoin d'être instruit. Il est sous l'influence de son ami le Grand Vizir Ibrahim. Et moi, j'instruis Ibrahim, lequel, sans mes connaissances du monde d'Occident, devient un mauvais conseiller et perd son prestige. Voyez-vous, *Μητέρα* ? Ni Ibrahim-Pacha ni Suleyman-Bey ne peuvent se passer de moi.

La tête aux yeux mi-clos remue de gauche à droite en signe de doute.

- Ne crois-tu pas, *νιέ μου*, que tu es en train de trahir ta patrie et ton père ?

- Au contraire, *Μητέρα*. Au milieu de cet état du monde, je suis le serviteur de ma patrie. C'est moi qui dévie la menace loin de Venise.

¹ Historique. (Grimberg, C.).

LA SIGNORA DE LIMENA

J'obéis en cela aux volontés de mon père. Et ce faisant, je suis plus utile à la Sérénissime que son ambassadeur officiel, dont chaque mot est publié. Ignorez-vous les effets de la diplomatie secrète ? C'est elle qui dévie les armes.

Les paupières lourdes d'Alexeia se sont refermées à nouveau. Aucune émotion n'apparaît sur la surface ductile du visage. Quand les lèvres s'entrouvrent à nouveau pour parler, c'est encore un soupir qui s'exhale :

- Mon fils est-il Vénitien ou Turc ?

Rien de tel que le regard d'autrui pour révéler la vérité qu'on se cache ; rien de tel qu'une femme pour l'exprimer en termes simples et troublants ; rien de tel qu'une mère pour que cette révélation se transforme en coup de dague en plein cœur.

Alexeia ne vient-elle pas de poser le doigt sur la plaie cachée ? Cet écartèlement douloureux entre une patrie qui le méprise et un ennemi qui l'honore, entre ses racines et ses ambitions ? Alvisé, après un temps, se penche sur la petite main immobile au milieu des bouillonnements de soie rouge, la prend entre les siennes, la contemple. Tout, dans sa mère, paraît si frêle, s'avère si redoutable. Il prononce lentement :

- Chrétien parmi les Chrétiens, Turc parmi les Turcs.

- Quels noms as-tu donc donnés à tes deux premiers fils ?

- Andrea et Ibrahim. Je n'ai pas eu le choix.

- Comme c'est étrange. Tu as donné à l'aîné le nom de ton père, au second le nom de ton maître. Crois-tu que ce soit un hasard ?

Alvisé soupire, esquive :

- Mes pensées ne vont pas jusque-là.

Dans la main tendue, dans la lassitude du geste et de la voix, Alexeia a senti une sorte d'appel, au bout duquel il ne peut exister qu'une charge de détresse. Aussi lève-t-elle sur le beau visage tourmenté l'éclat restant de ses yeux noirs et ce regard un peu perdu qui est, lui aussi, un appel venu des ténèbres montantes. Les prunelles trop grandes ont quelque chose d'étrange et Alvisé écoute comme une injonction divine les paroles qui viennent heurter ses oreilles et caresser sa peine secrète :

- *Λουδοβίκος, νιέ μου*, Lodovico, Alvisé, Luigi, perle de mes entrailles, don du ciel, tu es le fils du Doge Andrea Gritti. Le fils du maître de Venise, qui se mire en toi et t'aime comme celui de ses fils dans lequel il a mis son plus grand espoir et sa survie au-delà de la tombe. Tu sais employer la puissance qui passe à ta portée. Tu t'en empareras. Déjà, tu es aussi riche que le Prince de Constantinople. Tu accroîtras encore ta fortune. Ton influence s'étendra au-delà des frontières. Déjà les relations du Sultan avec le reste du monde passent par toi. Tu es de la race des

ALVISE LE BÂTARD

seigneurs, Alvisé, mon fils. Ton père est seigneur de Venise et toi... Toi, tu deviendras l'égal des rois !

La voix était haletante, elle déferlait, comme revenant d'un souvenir ancien récemment resurgi, d'une vision qu'il fallait coûte que coûte imposer, graver dans le bronze encore brûlant avant qu'il ne se fige pour affronter les siècles et les batailles. Et Alvisé Gritti reçut cette force en plein cœur.

- *Μητέρα*, que dites-vous ! s'exclame-t-il dans un murmure stupéfait.

- Ce que je sais ! N'es-tu pas né sous le signe du lion ?

Un jour, sur les quais d'Alexandrie, une Égyptienne au voile noir avait pris dans sa main sale la main du garçon de douze ans et lui avait prédit qu'il aurait un destin exceptionnel, mais qu'une femme le pousserait à sa perte et qu'une autre l'y précipiterait. Mais il ne faut pas croire ces Égyptiennes. Il ne faut croire aucune femme. Alvisé, comme son père, se servait des femmes pour satisfaire ses sens, mais les tenait éloignées de la conduite de sa vie.

Sauf, évidemment, sa mère.

TABLE DES MATIÈRES

	pages
Prologue	9
Bruxelles, octobre 2008	
Chapitre 1	11
Constantinople, été 1524 - Alvisé le bâtard	
Chapitre 2	31
En mer, à Venise, 1524-1525 - L'esthète	
Chapitre 3	49
Venise, 1524-1 ^{er} mars 1525 - Laura	
Chapitre 4	67
Europe, 1525-1527 - François et Charles	
Chapitre 5	85
Trévisé, avril 1527 - L'exilé de Trévisé	
Chapitre 6	107
Casale, octobre 1527 - Le rendez-vous de Casale	
Chapitre 7	127
Casale, octobre 1527 (suite) -	
La nuit des renardeaux	
Chapitre 8	155
La loi du blé - Casale, octobre 1527 (suite)	
La loi du blé - Venise, 12 décembre 1527	160
La loi du blé - Venise, hiver-printemps 1527-1528	168
Chapitre 9	179
Constantinople, septembre 1528 - La raison d'État	
Chapitre 10	191
Venise, été 1529 - Le retour du Capitaine Santoni	
Chapitre 11	217
Venise, août-septembre 1529 - <i>Fortuna e sfortuna</i>	
Chapitre 12	243
Années 1529-1530 Soir de défaite	
Chapitre 13	265
Casale, septembre 1530 - L'année du changement	
Chapitre 14	283
Padoue, septembre 1530-printemps 1531 -	
La dame en rouge	
Chapitre 15	303
Venise, 27 juin 1531 - Chutes	
Chapitre 16	323
Venise, Casale, 2-6 juillet 1531 -	
Poussières d'éternité	
Chapitre 17	339
Sur le Sile, le même jour de juillet 1531 - Tempête	
Épilogue	351
Bruxelles, septembre 2009	
Bibliographie générale	357
Illustrations - Crédits photographiques	361

© Éditions de l'Astronome 2011

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
strictement réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-916147-53-6

Dépôt légal avril 2011
Achevé d'imprimer en avril 2011 par
Graphique Productions - 73290 La Motte Servolex - France

pour le compte des Éditions de l'Astronome - 74550 CERVENS - France

www.editions-astronome.com